



Josiane Mettraux

De temps en temps



Edilivre

1

Un rayon de soleil filtre entre deux immeubles et caresse mon visage. En cet après-midi de novembre, je me promène en vieille ville de Fribourg, admirant les constructions moyenâgeuses et flânant le long des ruelles pavées. Les arbres se sont parés de magnifiques couleurs chaudes et leurs feuilles tombent délicatement sur le sol.

D'excellente humeur, je profite de chaque instant. Je traverse la place de l'Hôtel de Ville, m'engage dans la Grand-Rue aux maisons patriciennes, puis je descends les escaliers de pierre pour déboucher sur une petite place.

La vitrine d'un marchand d'antiquités me renvoie mon image. L'âge fait déjà son chemin et quelques rides s'étirent aux coins de mes yeux. Pourtant, à la veille de mes cinquante ans, je ne me considère pas encore comme une vieille dame, loin de là ! Dans ma tête je me sens tellement jeune ! D'ailleurs j'aime m'habiller en jeans, pull et souliers plats. Mon sac à

dos me confère une allure adolescente, mais c'est tellement pratique de le porter par-dessus ma veste de cuir noir.

Perdue dans mes pensées, je sursaute lorsque j'entends une voix haut-perchée m'appeler par mon prénom :

– Anaïs !

Je me retrouve nez-à-nez avec une ancienne camarade d'école. Élégante dans son tailleur gris, perchée sur des haut-talons, un peu trop maquillée à mon goût, elle m'aborde d'un air courtois mais hautain. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Cachant mon ignorance que j'espère passagère, je lui fais bon accueil. Après les trois bises d'usage, elle entame la discussion :

– Chère Anaïs, ça me fait plaisir de te revoir après toutes ces années. Raconte-moi ce que tu deviens. Tu habites dans les environs ? Tu as des enfants ? Je veux tout savoir !

Elle exagère. « Après toutes ces années » ! Nous ne sommes quand même pas des fossiles ! Je fais contre mauvaise fortune bon cœur et lui réponds amicalement :

– Je suis mariée à Guillaume Chavanel et nous habitons Morlon, au bord du lac de Gruyère. Nous n'avons pas d'enfants. Je travaille comme vendeuse dans un magasin d'instruments de musique. Et toi ?

C'était la question à ne pas poser. Elle se lance alors dans un monologue qui n'intéresse qu'elle,

détaillant sa vie de femme récemment divorcée, l'achat de son appartement et ses déboires avec son ex-mari. Je l'écoute d'une oreille qu'on ne peut pas qualifier d'attentive, en cherchant son nom dans ma mémoire.

Les cloches de l'église du quartier sonnent et j'en profite pour l'interrompre poliment :

– Les magasins vont bientôt fermer. Il faut que je te laisse. Je dois absolument me rendre chez cet antiquaire pour y chercher ma commande.

Je m'aperçois que je suis une bonne menteuse. Je m'éclipse en me précipitant dans l'échoppe, sous le tintement de la clochette de l'entrée. Une odeur de vieux cigare flotte dans l'air poussiéreux et le local est mal éclairé. Je cligne des yeux avant de m'habituer à la pénombre. Je me résigne à fureter entre les meubles recouverts d'objets hétéroclites en attendant que ma vieille copine d'école s'éloigne et me laisse le champ libre.

Dans la vitrine sont exposées des collections de pièces de monnaie et des montres. Juste derrière trône une table ronde avec ses quatre chaises rembourrées de tissu à fleurs. Au mur sont suspendus des tableaux anciens et sombres. Un berceau de bois est rempli de jolies poupées de porcelaine, vêtues de robes roses. Plus loin trônent une armoire fribourgeoise ainsi qu'un vieux bureau d'enfant. J'avais le même lorsque j'étais petite. Emue, je le touche du bout des doigts, ravivant ainsi des souvenirs ressurgis de mon lointain

passé. Il y a même l'emplacement pour l'encrier, creusé dans le bois vermoulu.

Un bruit de pas me fait sursauter. Surgissant de derrière un rideau de toile grise, le brocanteur s'approche de moi en me toisant de la tête aux pieds. Il semble âgé d'une soixantaine d'années. De stature imposante, vêtu d'un pantalon élimé, d'une chemise beige sous une jaquette noire, il me demande ce que je désire, sa moustache grise s'animant à chaque mouvement de ses lèvres.

N'osant pas lui avouer que je suis entrée chez lui uniquement pour échapper à la discussion monotone d'une connaissance, je lui affirme en souriant :

– Je fais un tour dans votre magasin et je vous appelle si j'ai besoin de vous.

En maugréant, il s'assied derrière sa caisse enregistreuse, déposée sur un meuble d'apothicaire. Je continue mes investigations en sentant son regard posé sur ma nuque. Je fais semblant de m'intéresser à de vieux livres alignés sur des étagères.

Un coup d'œil à l'extérieur me permet de constater que la voie est libre. Je salue le brocanteur en lui souhaitant de passer une bonne soirée. Avec une agilité que je ne lui aurais pas prêtée pour son âge, il s'approche de moi en me retenant verbalement :

– Vous vous intéressez à mon armoire fribourgeoise. Savez-vous que c'est mon grand-père qui l'a fabriquée ? Et ma grand-mère en a peint les délicats motifs. Je ne voulais pas m'en séparer, mais si

elle vous intéresse je pourrais faire un effort.

Je fais mine de le croire et me dirige néanmoins vers la sortie. Insistant, il continue :

– Voyez comme ce guéridon s’harmonise très bien avec l’armoire. Il date de...

Je l’interromps en plein milieu de sa phrase car j’ai envie de profiter de ma promenade à l’extérieur. J’étouffe dans cette ambiance poussiéreuse.

– Non merci monsieur, je n’ai pas besoin d’armoire ni de guéridon, dis-je. Ils sont d’ailleurs bien trop chers pour moi.

– Et la vaisselle, avez-vous vu comme elle est en bon état ? Je vous fais tout le lot pour moins de cent francs.

J’essaye d’être ferme, mais néanmoins je reste polie :

– J’étais intéressée par votre boutique et j’y suis entrée sans intention d’y acheter quoique ce soit. Seulement pour regarder. Et je vous remercie de...

– Je sais ce qu’il faut à la petite dame ! dit-il. Venez avec moi, je vais vous montrer quelque chose de rare qui vous intéressera au plus haut point.

Si on dit que la curiosité est un vilain défaut, alors j’en ai un gros. Un regain d’intérêt me pousse à le suivre dans l’arrière-boutique. Le vieil homme fouille frénétiquement dans des cartons et, ayant trouvé ce qu’il cherchait, se retourne triomphalement vers moi en exhibant une petite boîte :

– C’est un objet très ancien. Lorsque vous êtes

entrée dans ma boutique, j'ai tout de suite pensé qu'il était fait pour vous. Regardez et... admirez.

Avec une lenteur calculée, il ouvre le couvercle de l'écrin rouge et me présente son contenu. J'y découvre le plus magnifique bijou qu'il m'eût été donné de voir : une pierre, de la grandeur d'une pièce de cinq francs, d'un bleu tirant vers le gris, sertie dans des fils de fer argentés qui le parcourent harmonieusement, le tout accroché à une fine chaînette. Je suis toute émue de voir un aussi beau bijou et je m'en saisis délicatement, caressant du bout des doigts la pierre bleutée. J'ai la certitude qu'elle doit m'appartenir.

Je lève les yeux vers le brocanteur qui affiche un sourire entendu. Il le sait, la vente est faite. Malgré le prix passablement élevé, je n'hésite pas et je l'achète immédiatement. Je vais sûrement me faire remonter les bretelles par mon Guillaume de mari, mais tant pis. Après avoir réglé mon dû, j'accroche le pendentif autour de mon cou et retourne dans la rue continuer ma promenade au soleil, toute fière de ma nouvelle acquisition.

En ce dimanche matin, je me réveille de bonne humeur. J'ouvre les stores de la chambre à coucher pour y laisser pénétrer un soleil radieux. Cela fait deux ans que nous avons construit notre petite maison dans un quartier très sympathique, et je m'y sens chaque jour comme en vacances. Un champ verdoyant s'offre à ma vue et une centaine de mètres plus loin s'étend une forêt. Lorsque je lève les yeux,

j'aperçois les montagnes au loin. C'est merveilleux de pouvoir habiter une si belle région. Certains jours, à l'orée du bois, j'aperçois des biches qui font une rapide apparition avant de disparaître dans les feuillages. Justement, en voici une qui pointe le bout de son nez. Est-ce vraiment une biche ? Je plisse les yeux pour mieux voir. C'est un cheval monté par un homme. Il tourne la tête vers moi et son regard croise le mien, le temps d'une seconde. J'appelle mon mari qui sort de la douche :

– Guillaume ! Viens voir !

Vêtu uniquement d'une serviette de bain autour de sa taille, il s'approche de moi en demandant :

– Qu'y a-t-il ?

– Regarde devant la forêt. Je pensais que c'était une biche, mais c'est un cheval. L'habillement du cavalier n'est pas commun. Il porte des fourrures et tient un arc dans une main. On dirait qu'il chasse. Est-ce qu'ils ont le droit de chasser si près des habitations ?

Guillaume scrute le lointain. Ses yeux marron cherchent de gauche à droite ce qui a bien pu attirer mon attention. Malgré ses cinquante-trois ans, il a gardé un charme indéfinissable. Son front est plissé sous la concentration et ses cheveux poivre et sel sont encore humides. Il mesure une tête de plus que moi et je me mets sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur sa joue et admirer son torse qui n'a pas une once de graisse. Il sent bon. Je reviens à la réalité et

essaie de retrouver le cheval et son écuyer, sans succès. Dépitée, je lui demande :

– Est-ce que tu l’as vu ? Il a disparu. Il a dû s’engouffrer dans la forêt.

– Je n’ai rien aperçu à part les arbres et le chien du voisin qui s’est de nouveau échappé.

– Mais oui, regarde-le, il aboie après quelque chose. On dirait qu’il n’ose pas entrer dans la forêt.

– Il a probablement vu un renard ou un sanglier, ou bien la biche que tu as prise pour un cheval. Tu sais Anaïs, il faudrait que tu prennes rendez-vous chez l’opticien pour contrôler ta vision.

Je le regarde et lis la taquinerie dans son regard amusé. Des fossettes creusent ses joues lorsqu’il sourit. Il enchaîne :

– Ce qu’il ne faut pas entendre ! Des chasseurs maintenant ! Je vais m’habiller et chercher le journal et les croissants. Tu veux bien préparer le café ?

J’acquiesce distraitement en regardant dehors. C’est inquiétant de savoir que des chasseurs sévissent si près de chez moi. Je voulais faire un tour en forêt ce matin mais je ne sais pas si je vais y aller. Je me promènerai en direction du lac, je serai plus tranquille. Oubliant ce souci, je descends préparer notre petit déjeuner.

Après avoir dégusté des croissants frais et croustillants, nous vaquons à nos occupations du dimanche matin. Guillaume regarde les nouvelles sportives à la télévision. Je m’y suis habituée avec le

temps et je préfère sortir prendre l'air plutôt que rester à l'intérieur, surtout avec ce soleil resplendissant. Pour éviter les éventuels chasseurs en forêt, je me dirige vers le lac. La route goudronnée descend assez rapidement et m'amène sur la berge, déserte en cette saison. Je m'assieds sur un banc pour admirer le panorama qui s'offre à moi. Le lac de Gruyère est artificiel. Il a été mis en eau au printemps 1948 pour la construction du barrage de Rossens. C'est étrange de penser qu'il y avait des habitations à cet endroit. Cela me rend triste de savoir que des gens ont dû quitter leurs maisons pour qu'on remplisse la vallée d'eau. Mais aujourd'hui, en 2012, c'est magnifique d'avoir un aussi beau lac dans un cadre majestueux.

Pensive, je caresse mon nouveau pendentif. La pierre est lisse et chaude. Guillaume a été très compréhensif hier soir. Il a compris que j'y tenais énormément et ne m'a fait aucune remarque sur le prix de ma nouvelle acquisition. Je tourne la tête sur ma droite pour admirer les montagnes lorsque des mouvements attirent mon attention derrière les buissons. Je pensais que j'étais seule mais apparemment il y a des campeurs. L'endroit est très prisé mais en cette saison il ne faut pas être frileux pour s'y arrêter. De la fumée s'élève au-dessus des arbres.

Curieuse de voir qui peut bien investir ces lieux, je me lève et je m'approche. Un sentier de gravillons

serpente au bord du lac, longeant ses rives sablonneuses. L'air de rien je jette un regard vers un groupe qui, apparemment, a établi un campement.

Trois maisons ont été construites sur la place herbeuse. Les murs sont faits de terre séchée, les toits recouverts de paille. Tout autour s'affairent des femmes vêtues de longues tuniques en tissu ressemblant à de la toile de jute. Elles ont des cheveux noirs tombant jusqu'à la taille, certaines avec un ruban autour de la tête, telles des indiennes. Il s'agit sans doute d'une troupe reconstituant une époque très reculée. Ils sont très ressemblants à ce qu'on pourrait imaginer il y a quelques milliers d'années.

Juste à côté, un groupe d'hommes est assis à même le sol autour d'un feu de bois. Sans doute épris de vérité, ils portent tous les cheveux longs et la barbe. Plus loin, quelques chevaux paissent tranquillement.

Soudain, je croise le regard du chasseur à l'arc qui chevauchait tout à l'heure près de la forêt. Un grand trouble m'envahit. Il porte la même peau de bête qui lui tombe jusqu'à mi-cuisses, sur un pantalon de toile. Une barbe rousse envahit ses joues émaciées et ses yeux bruns perçants me dévisagent intensément. Je le salue. Il ne daigne pas me répondre et se tourne vers ses amis.

Alors que j'observe cette scène étrange, le vent se lève et la fumée du foyer se fait plus dense. Je tousse et me frotte les yeux qui me piquent. Le chasseur tourne à nouveau la tête vers moi et ses lèvres prononcent

des mots que je ne comprends pas, emportés par la brise soudaine.

Je sors un mouchoir en papier de ma poche pour essuyer mes yeux qui coulent. Lorsque je regarde à nouveau autour de moi, j'ai le souffle coupé. Tout a disparu. Plus aucune hutte, plus de troupe ni de feu. Je m'approche du site pour essayer de trouver un indice de ce que j'ai aperçu, mais il ne subsiste rien. La panique s'empare alors de moi. Je ne suis tout de même pas folle ! C'était la réalité. Je peux encore sentir la chaleur du feu de bois et l'odeur des chevaux. Et le regard de cet homme est encore vivace dans ma mémoire.

Je reviens sur mes pas pour essayer de trouver une personne qui pourrait m'expliquer ce mystère. Il y a sûrement quelqu'un qui a tout vu. Malheureusement, je suis seule. Un corbeau s'envole d'un arbre en croassant, me faisant sursauter.

2

L'homme chevauche tranquillement sur le chemin de terre. Son arc suspendu à sa selle bat doucement les flancs de son cheval. Son carquois en bandoulière est rempli de flèches acérées. Il suit cette femme à l'accoutrement et au comportement étranges. Il l'avait déjà aperçue au loin ce matin alors qu'il partait chasser. C'était comme si elle flottait dans l'air. Il pensait qu'il s'agissait d'une fée ou d'une sorcière. Et à nouveau, juste à l'instant, elle s'est arrêtée près de lui et lui a parlé sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche. Il a essayé de lui répondre mais elle est partie. A présent elle marche rapidement, sans s'apercevoir qu'il la suit sur son cheval.

Une bonne raison pousse le cavalier à prendre contact avec cette apparition. Il a remarqué qu'elle porte la même pierre que lui autour du cou, alors que c'est impossible. C'est la sienne, il la reconnaîtrait entre mille. Il regarde son talisman attaché à une cordelette de cuir sur son torse. Aucun doute, c'est

bien la même pierre, avec sa forme ovale taillée avec un morceau de silex et la marque qu'il a laissée dessus pour signifier qu'elle lui appartient.

La femme s'est arrêtée et regarde pensivement le lac en contrebas. L'archer descend de cheval en grimaçant. Son genou le fait atrocement souffrir. Il essaie de saisir la pierre autour du cou de la femme magique sans pouvoir la toucher, sa main traversant son torse. Pétrifié par la peur, il se rend compte qu'il a affaire à une apparition. Quel esprit pourrait-il être si maléfique pour lui voler son bijou et le narguer ainsi ? Avec un grand cri, il saisit son arc et l'arme d'une flèche, tirant ainsi sur le spectre qui ne manifeste aucune crainte. Ebahi, l'homme regarde la flèche traverser le corps de la femme et se perdre derrière elle sans qu'elle ne ressente la moindre douleur. Eperdu, l'archer remonte sur son cheval et descend au galop le long du chemin terreux.

3

La sonnerie stridente de mon réveil m'extirpe de mon sommeil. Il est déjà six heures. Ma nuit a été agitée et je ne suis pas mécontente d'être enfin le matin. Ce mystérieux cavalier a peuplé mes songes.

Me soulevant sur un coude, je dépose un baiser sur la joue de Guillaume en murmurant :

– Il est l'heure de se lever.

Il se retourne en marmonnant. Je repousse les draps et me lève courageusement. Après une douche revigorante et un bon petit déjeuner, je prends ma voiture pour me rendre à mon travail dans un magasin de Bulle, petite ville voisine de mon domicile. Je m'occupe de la vente d'instruments de musique à temps partiel.

La matinée est déjà bien avancée. Alors que je vaque à mes occupations, la sonnerie de la porte d'entrée tinte. Quelle n'est pas ma surprise d'apercevoir en face de moi l'antiquaire chez qui je

me suis réfugiée samedi passé pour échapper à ma vieille camarade de classe. Je l'accueille en souriant :

- Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.
- Bonjour ma petite dame. En effet, quel hasard !
- Vous ne travaillez pas aujourd'hui ?
- Je ferme mon magasin d'antiquités tous les

lundis. Vous étiez pressée lors de votre visite, j'espère qu'aujourd'hui vous prendrez du temps pour moi.

Sa remarque me vexe un peu mais le client est roi. Toujours avenante, je m'enquiers :

- Je suis à votre disposition et j'ai tout mon temps. Que puis-je pour vous ?

Ignorant ma question, il regarde le pendentif que je porte autour du cou d'un air pensif et réfléchit quelques secondes avant de m'adresser à nouveau la parole :

- Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous raconter l'histoire de cette pierre. Elle vient de loin, de très loin.

- Ah bon. Et d'où vient-elle ?

- Du sud de l'Angleterre. D'un endroit très particulier appelé Stonehenge.

- J'en ai entendu parler. Il s'agit du site aux pierres levées ?

- Oui ma petite dame, c'est tout à fait ça. Cette pierre est très ancienne. De nos jours il est interdit d'en prélever sur le site, mais dans des temps reculés, les gens qui visitaient Stonehenge prenaient de petits morceaux de pierre pour fabriquer des amulettes dans

le but de guérir les maladies. Ils pensaient qu'elles étaient magiques et soignaient tous les maux.

Très intéressée par son discours, je l'encourage à poursuivre en disant :

– Savez-vous qui a prélevé cette pierre ?

– Je ne peux pas vous dire qui en est à l'origine. Tout ce que je sais c'est qu'elle m'a été vendue par une vieille dame qui la tenait de son aïeule.

– Comment peut-on vendre ainsi un bijou de famille ?

– La pauvreté ma petite dame, la pauvreté. On ne la voit pas ici dans notre monde moderne mais elle se cache partout. Cette femme avait besoin d'argent et je me suis trouvé sur son chemin. Mais je ne suis pas venu ici pour vous raconter ma vie. Je suis à la recherche d'un harmonica. Le mien a rendu l'âme.

Ma conscience professionnelle reprend le dessus. Je cesse de penser à cette pierre et je mets toute ma compétence au service de cet homme. Il choisit rapidement un harmonica, règle la note et s'en va.

Mon client parti, je regarde l'heure qui n'en finit pas d'avancer. Je suis impatiente d'être cet après-midi. Je vais aller sur Internet me renseigner sur ces pierres bleues et me promener au bord du lac. Qui sait, je pourrais à nouveau y rencontrer mon mystérieux cavalier ?

Après avoir dîné rapidement d'un sandwich, me voilà sur le chemin descendant au lac. Le soleil radieux d'hier a laissé la place à de gros nuages

menaçants. Une bise froide s'est levée et étend son souffle sur les eaux bleues, dessinant sur la surface des vaguelettes qui s'échouent contre la berge. La curiosité est plus forte que la raison, il faut que j'y retourne. J'ai peut être rêvé tout cela ? Et dire que je n'ai même pas osé le raconter à Guillaume. Il est très cartésien et n'aurait sûrement pas cru à mon histoire de campement qui disparaît.

Fébrile, je m'assieds sur le même banc que la veille. J'ai l'impression que je commence à avoir de la fièvre. Mon cœur bat très vite et des frissons me parcourent le corps. C'est peut être un début de refroidissement qui a été la cause de mes hallucinations. Prenant mon courage à deux mains, que je laisse pourtant dans mes poches, je me lève et marche sur le chemin menant au campement. J'arrive derrière les arbres et j'aperçois le groupe s'affairant comme si je n'existais pas. La fumée de leur foyer s'élève dans les airs, aspirée par le vent. Personne ne me regarde. Je fais encore quelques pas et soudain j'entends :

– Ohé !

Qui donc appelle ? C'est sûrement le vent qui redouble de force. Je remonte mon col.

– Ohé !

Je me retourne en poussant un cri de frayeur. L'archer s'avance vers moi en boitant ! Il est là, fier, tenant son cheval par la bride. Il a détaché ses cheveux qui retombent sur ses épaules. Il doit être âgé d'une